

# PARIS \* THEATRE

IMPRESSIONS DE VOYAGES DE



EDWIGE FEUILLÈRE



JEAN MARAIS



GÉRARD PHILIPPE



JEAN VILAR



L. BARRAULT  
M. RENAUD

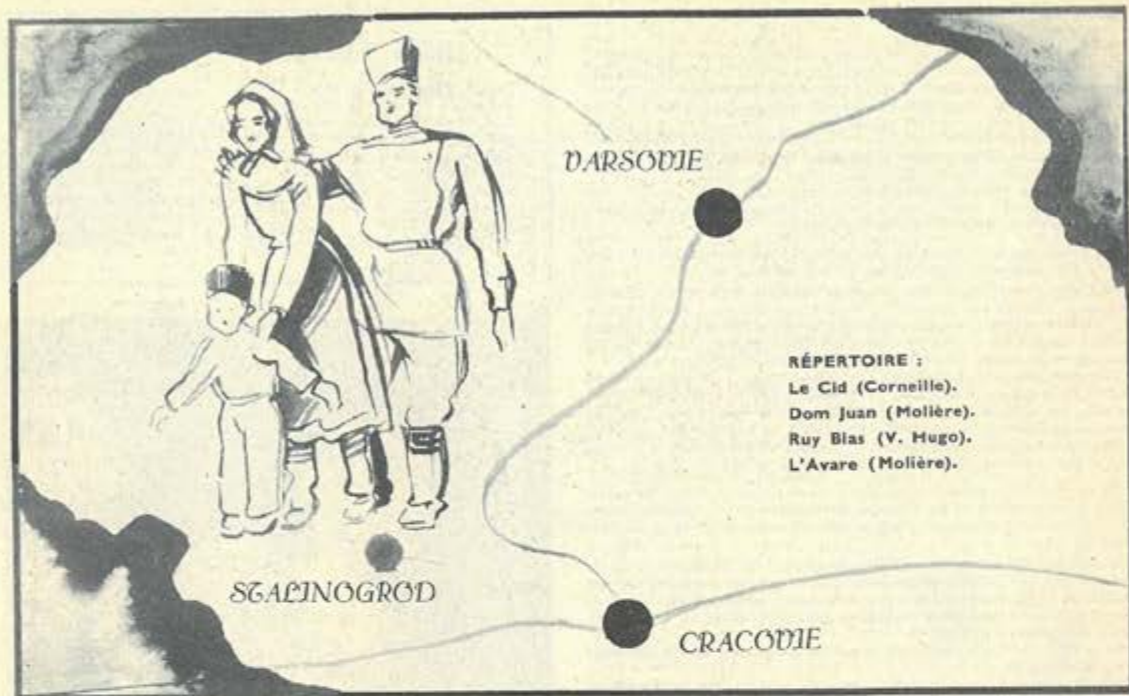
BALMASEDA \* 3 ACTES DE MAURICE CLAVEL

1° 91

120 F.

http://sivacoos.fr  
by  
www.sivacoos.fr

Paris-Theatre n° 91 - décembre 1954



## GÉRARD PHILIPPE : la Pologne ? une jeune nation !



Dans les rues de Varsovie, les comédiens du T. N. P., dont Gérard Philippe, font une promenade avant la représentation.

Les comédiens en tournée internationale n'ont pas le loisir de tenir un journal ordonné. Ils tombent du ciel au milieu d'un pays inconnu et débarquent comme des écoliers qui savent plus ou moins bien leur leçon de géographie... « Paris-Théâtre » a interrogé Gérard Philippe sur une partie du programme 1954 du T.N.P. : la Pologne.

— La Pologne, capitale Varsovie. Que savez-vous de Varsovie ?  
 — Je connais un seul visage de cette ville qui en possède vingt : celui qu'elle montre aux gens entre sept heures et huit heures. J'ai très vite renoncé à sortir après huit heures : on me reconnaissait et il me fallait sacrifier au rituel des autographes. Mais le matin, je pouvais marcher à mon gré...

» Varsovie a huit ans, et les arbres de ses avenues ne sont que des enfants : ils ont six ans. Pourtant, la reconstruction ne s'y fait pas selon les règles d'un modernisme forcé. Les maisons nouvelles ont un style dix-huitième siècle très pur, et l'on tient compte au maximum des goûts des habitants. Un chef urbaniste nous a donné quelques exemples de cette voix populaire qui se fait entendre lorsqu'elle le juge utile. Des délégations se forment, et expriment leurs vœux. C'est ainsi que nous avons pu voir, autour d'une place reconstruite depuis plusieurs années, des arbres tout récemment plantés : les architectes avaient prévu une place nue, mais les habitants tenaient à voir des arbres. Le ghetto, qui fut rasé, broyé, déchiqueté, est loin d'être reconstruit. Plusieurs blocs, énormes, sont terminés. Mais les décombres demeurent, rangés en talus sur lesquels l'herbe pousse : les transports manquent. Ils travaillent avec des chevaux, qui traînent de longues et minces charrettes paysannes.

— La jeunesse polonaise ?  
 — Les étudiants de l'université de Varsovie ont voulu me faire visiter leur cité... Elle est pourvue d'une installation radiophonique grâce à quoi l'on peut communiquer à tout instant avec n'importe quelle partie de l'établissement. J'ai prononcé quelques paroles d'amitié. Lorsque je suis sorti, tous les étudiants étaient massés devant la porte, et ils m'ont demandé d'intervenir pour qu'il soit donné une représentation supplémentaire de « Ruy Blas », car les huit cents places du théâtre dans lequel nous devons jouer étaient retenues depuis longtemps... Pour les satisfaire, nous avons joué dans la halle aux grains, qui est une immense salle de six mille quatre cents places. L'acoustique était mauvaise, la visibilité déplorables. Ils nous ont tout de même longuement applaudis.

— Existe-t-il une passion pour le théâtre ?  
 — C'est certain... A plusieurs reprises, des petits groupes constitués en commandos ont bousculé le service d'ordre, et pénétré par force dans la salle. Ils s'accrochaient aux escaliers, aux cintres.

— Le théâtre en Pologne ?  
 — J'ai vu les extrêmes. Une troupe très jeune, enthousiaste, a donné pour nous « Le songe d'une nuit d'été ». Ils ont oublié nos louanges pour réclamer des critiques, des conseils. D'une façon générale, le peuple polonais semble beaucoup tenir à l'opinion d'autrui, et cherche l'approbation. Les architectes, eux aussi, nous ont demandé notre avis, comme si nous allions habiter leurs maisons, leurs villes...

» J'ai vu aussi le doyen des acteurs polonais, un très beau vieillard de cent un ans, qui se produit encore et monte des pièces dont il fait la mise en scène. Il a improvisé un discours, et nous craignons le pire, les formules, les fleurs de langage. Il nous a parlé simplement, sobrement, magnifiquement, comme à des cousins longtemps perdus de vue à qui l'on raconte ce qui s'est passé. En rattachant intimement l'histoire de la Pologne à celle de sa propre vie, il a résumé les grandes lignes de l'évolution de son pays... C'était très réconfortant de voir ce très vieil homme encore tout gonflé de jeune espoir.

— Ce qui vous a déconcerté ?  
 — C'est une ville, une ville que l'on est en train de créer, que l'on plante dans la plaine. Elle est située à douze kilomètres de Cracovie et on la nomme « Les Nouveaux Hauts Fourneaux ». Elle est prévue pour cent mille habitants... A son origine, il y a quatre hauts fourneaux. Il a fallu ensuite leur adjoindre toutes les installations nécessaires au travail du fer et de l'acier, puis les industries annexes. Enfin, il a fallu loger les ouvriers, les nourrir, les distraire. La ville est presque terminée. Elle est extrêmement moderne, largement pourvue en routes. On m'a appris que six villes semblables étaient en chantier...

— L'impression générale ?  
 — On sent partout un extraordinaire amour du pays, qui s'exprime naïvement ou dans des réalisations grandioses. Je n'ai pas pu emporter la ville nouvelle, mais j'ai ramené des quantités de poupées et de jouets de bois. Je crois que c'est le même amour forcé qui façonne ces villes et ces objets. Le même aussi qui projette les gens dans les salles où Corneille, Molière et Victor Hugo parlent du fond de l'éternité.

Du 5 au 21 octobre 1954, le Théâtre National Populaire a donné 14 représentations en Pologne : à Varsovie, à Cracovie et à Stalino. « Le Cid » a été joué 3 fois, « Dom Juan » 4 fois, « Ruy Blas » 4 fois et « L'Avare » 3 fois. Officiellement, 18.215 spectateurs ont assisté à ces représentations. En fait, plusieurs centaines d'audacieux, forçant les barrières et échappant à tout contrôle portent ce chiffre aux environs de 20.000.



GÉRARD PHILIPPE

est né le 4 décembre 1922, à Cannes. Elève de Huet et de J. Wall, il débute dans « Une grande fille toute simple », en 41. Après le Conservatoire (classe de G. Le Roy) le cinéma le découvre : « L'Idiot » le lance. Il appartient depuis plusieurs années au T. N. P. de Jean Vilar.



A l'issue de la première du « Cid », le directeur de la radio-diffusion polonaise harangue les comédiens. Vilar le remercie.



Une scène familière, dans les rues d'une ville de Pologne, comme Gérard Philippe en a peu connu : aussitôt reconnu, il devait fuir !